

Quand on a affaire à une dégénérescence encéphaloïde, on voit la diathèse cancéreuse se manifester promptement par le ramollissement et l'ulcération de la tumeur, et par l'accroissement rapide du mal en étendue et en profondeur. Les douleurs qui sont alors presque permanentes, sont souvent sourdes et rongeantes, mais toujours accompagnées d'élançements vifs, que les malades comparent à des traits de feu et à des coups d'aiguilles ou de canif. Le plus ordinairement elles se concentrent sur l'utérus d'où elles s'irradient sur les ligaments de cet organe. Le corps de la matrice qui s'hypertrophie de plus en plus par suite de l'extension du mal, détermine la compression des vaisseaux et des nerfs du bassin et devient alors une des principales causes des élancements profonds qui se font sentir dans les fesses, les cuisses, les lombes, dans la direction du nerf sciatique et de ses branches. Quelquefois les douleurs paraissent ne plus naître du bassin, mais s'irradient dans différentes régions, elles sont tellement vives dans les diverses articulations des membres inférieurs, qu'elles simulent plus ou moins le rhumatisme. Les fonctions des organes voisins s'altèrent; la constipation est opiniâtre, les besoins d'uriner sont continuels, enfin les hémorrhagies utérines augmentent de fréquence et deviennent souvent permanentes lorsque la tumeur squirrheuse s'est ulcérée ou lorsqu'il s'est développé sur le col

des fongosités, des végétations et surtout un véritable fungus hématode.

Dans cette troisième période, l'ulcération cancéreuse primitive ou précédée de l'engorgement squirrheux, est circonscrite par des bords indurés, déchirés, saignants et se renversant inégalement en dehors de la circonférence du col utérin. Bientôt le fond de cette orifice se trouve changé en une sorte de bourbier infect où le doigt pénètre facilement et d'où il s'écoule une matière ichoreuse et sanguinolente qui corrode les cuisses et qui est d'une odeur repoussante, caractéristique et si horriblement fétide qu'elle persiste long-temps après le toucher, malgré plusieurs ablutions dans de l'eau savonneuse et chlorurée. Il s'élève souvent du fond et de toute la surface de l'ulcération des bourgeons sanieux et des végétations fongueuses dont nous avons parlé précédemment. Le mal faisant alors des progrès rapides, les parois du col peuvent être bientôt rongées et réduites en putrilage; souvent même la désorganisation s'étend jusque sur le corps de l'organe, qui quelquefois est perforé de manière à établir une communication avec la cavité péritonéale; elle peut se propager également dans quelques cas jusque sur les organes voisins; ainsi on a vu la vessie, le rectum, le vagin et même les parties antérieures de la génération être compris dans ce foyer de destruction et former un cloaque hideux où les urines et les matières

fécales venaient se confondre avec la matière cancéreuse ; quelquefois des lambeaux de chair ramollie, et des caillots de sang noir et putréfié se détachent des fongosités cancéreuses, d'où il s'écoule également des matières ichoreuses, sanguinolentes, noirâtres ou ressemblant à de la lie de vin. Il survient alors des hémorrhagies dont l'abondance épuise rapidement les forces, et souvent détermine la mort des malades quelques mois avant l'époque qu'elles auraient pu atteindre sans cet accident. Lorsque les souffrances sont peu vives, les femmes conservent souvent un certain embonpoint et une certaine fraîcheur, mais le plus ordinairement les douleurs sont si atroces, qu'elles rendent la vie insupportable, et que leur exagération peut amener la mort en peu de jours, ainsi que MM. Bayle, et Cuyol (1) Téa-lier (2) et d'autres auteurs en citent des exemples.

En outre de ces symptômes locaux, nous devons encore signaler tous les phénomènes de la cachexie ou altération générale de l'organisme qui constitue le plus fâcheux effet et le dernier terme de la diathèse cancéreuse.

Lorsque les femmes sont parvenues à cette période affreuse du cancer, elles présentent le tableau le plus déchirant des misères humaines ; en effet, les

(1) Dictionnaire des sciences méd., art. *cancer*.

(2) Du cancer de la matrice, page 111. 1836.

fonctions assimilatrices sont épuisées ; l'appétit est nul, les digestions se dérangent de mille manières, l'amaigrissement, plus ou moins rapide, est quelquefois porté jusqu'au marasme, le système osseux participant à la maladie, devient friable, fragile et se rompt comme de lui-même. La peau qui est sèche, bouffie, ridée, collée sur les os, prend la couleur blanc mât de la cire, ou jaune paille qui caractérise les affections cancéreuses ; l'attitude offre une expression particulière à cet état pathologique ; le regard triste et abattu porte l'emprunte de la souffrance et du découragement, les yeux enfoncés dans les orbites, les lèvres livides et circulairement contractées, les dents fuligineuses, la face grippée, hippocratique, sillonnée par de profondes rides, donnent à la malade l'aspect d'un cadavre ; enfin les diarrhées collicatives, symptomatiques d'ulcérations intestinales, les vomissements, l'œdème des membres inférieurs, l'hydropisie, la fièvre hectique, les insomnies, les souffrances intolérables, les hémorrhagies abondantes, le désespoir et la mort viennent compléter ce lugubre et affligeant tableau.

La marche du cancer varie suivant sa forme et l'époque à laquelle s'est développée la modification organique qui prédispose à la dégénérescence squirrheuse et encéphaloïde, altérations fondamentales de la plupart des affections cancéreuses. Si le mal a débuté par l'état squirrheux, il peut rester long-

temps indolent et stationnaire, et le ramollissement de la tumeur ne s'opère qu'avec une extrême lenteur, et quelquefois même ne pas empêcher les femmes de parvenir à une vieillesse très avancée. La prompte ulcération du cancer produit en peu de temps les désordres les plus graves, et alors quelques mois suffisent pour le conduire à sa dernière période; cependant on a vu cette terminaison funeste n'arriver qu'après plusieurs années; il est probable que cette différence dépend de la multiplicité et de l'intensité des causes prédisposantes du tempérament des malades, de leur sensibilité, et surtout du traitement mis en usage. Souvent aussi la mort survient soit à la suite d'une hémorrhagie foudroyante ou des pertes sanguines peu abondantes mais trop souvent renouvelées, soit à la suite d'une péritonite, de violentes convulsions, d'une pneumonie, ou d'autres affections qui sont des complications fréquentes du cancer utérin. Nous devons ajouter qu'en général le mal fait des progrès d'autant plus rapides que la femme est plus jeune, et que si dans quelques cas l'ulcération semble s'arrêter dans sa marche, et donner quelques consolations à la malade et un peu d'espoir au médecin, cet heureux changement, qui est toujours éphémère, et ne justifie pas long-temps les avantages et l'efficacité qu'on avait cru reconnaître dans les agents thérapeutiques mis en usage. La femme qui d'abord avait été soulagée par un traitement palliatif, se décourage

bientôt, change de médecin, essaye les remèdes les plus bizarres, et dans son désespoir s'adresse aux commères, aux charlatans, aux magnétiseurs, ou aux homéopathes, qui tour à tour lui promettent une guérison prompte et radicale, mais qui le plus souvent ne font que hâter le terme fatal.

Si le *diagnostic* du cancer de la matrice n'est pas ordinairement difficile à établir dans les dernières périodes de la maladie, tous les auteurs s'accordent à dire qu'il n'en est pas de même à son début. En effet, dans la métrite chronique avec induration simple, le col utérin est comme dans l'engorgement squirrheux, plus volumineux et plus dur qu'à l'état normal; la surface de la tumeur peut être d'abord lisse et polie dans les deux cas; enfin les douleurs peuvent manquer tout à fait, se montrer à un degré peu intense, ou même être lancinantes, dans les cas d'indurations simples comme dans ceux d'induration squirrheuse ou cancer commençant. M. *Lisfranc*, dont l'expérience est si grande et dont les opinions sont d'un si grand poids sur cette matière, a donné dans la Gazette Médicale, les caractères différentiels qui suivent.

1° L'engorgement simple est moins dur et offre au toucher une surface unie, tandis que le squirrhe présente des bosselures et des inégalités.

2° Dans le squirrhe la muqueuse du col est d'un

blanc mat, ce qui selon ce célèbre praticien n'existe pas dans les engorgements simples.

3^o Le squirrhe se développe avec plus de lenteur; ainsi quand l'engorgement date d'un à deux mois seulement, et si surtout il succède à un avortement, à un accouchement ordinaire, à une brusque suppression des menstrues, nous jugeons, dit, M. *Lisfranc*, qu'il n'est point de nature squirrheuse.

4^o Enfin l'engorgement simple demande un traitement d'un mois à six semaines, tandis que le squirrhe est beaucoup plus long à guérir. Nous joindrons aux caractères squirrheux signalés par l'habile chirurgien de la Pitié, que l'engorgement est en général moins sensible, moins chaud, et plus circonscrit que l'induration simple; nous ajouterons encore que sa formation n'est pas accompagnée de symptômes aussi prononcés, et ne détermine pas dans son principe des accidents aussi fâcheux et des phénomènes généraux aussi apparents. Enfin nous dirons que sous l'influence des saignées, de la diète, du repos, des antiphlogistiques et des fondants, l'engorgement simple de l'utérus, diminue ordinairement très vite, ce qui n'a jamais lieu dans la dégénérescence squirrheuse même à leur début.

Toutes les fois que l'induration du col ne présentera pas d'une manière tranchée les signes caractéristiques du squirrhe, on devra croire à l'absence de cette altération et se conduire comme si l'on

avait constaté bien positivement un engorgement dur simple, c'est-à-dire recourir avec méthode et persévérance aux divers moyens thérapeutiques dont nous avons parlé précédemment en traitant de la métrite chronique avec induration.

On distinguera le squirrhe des polypes utérins si l'on se rappelle que les dernières tumeurs sont tout-à-fait insensibles, et isolées de l'orifice et présentent en même temps une surface lisse, une certaine élasticité, une forme ovoïde, régulière et pédiculée, tandis que les indurations squirrheuses sont adhérentes, bosselées, inégales plus ou moins sensibles et offrent une dureté mate et une consistance comme pierreuse. Les tumeurs fibreuses développées dans l'épaisseur des parois du col de l'utérus, se reconnaissent aussi à leur dureté, à leur insensibilité et à leur volume considérable, à leur forme arrondie et non lobulée. On devra aussi ne jamais oublier que le col utérin est susceptible d'allongement considérable dont nous avons parlé précédemment; que la grosseur du museau de tanche, qui varie beaucoup à l'état normal, présente chez quelques femmes une hypertrophie qui n'a rien de morbide et que l'accouchement y laisse souvent des bosselures et des fissures qu'il est facile de distinguer des tumeurs cancéreuses.

Comme en parlant des ulcères carcinomateux, nous avons déjà donné leur diagnostic différentiel, nous croyons devoir ne pas revenir sur ce sujet et pas-

ser aussi sous silence, les signes caractéristiques de diverses lésions, entr'autres les polypes cellulo-vasculaires qui sont décrits dans d'autres parties de cet ouvrage et signalés comme offrant quelques symptômes analogues à ceux du cancer du col de la matrice.

Le pronostic du cancer utérin est toujours grave ; car le propre des affections de cette nature est de désorganiser et de détruire plus ou moins vite non seulement la partie qui en est le siège, mais encore de proche en proche celles qui l'avoisinent. Cependant lorsque le museau de tanche est seul compromis, surtout si le cancer est le résultat d'une ulcération primitive dégénérée, le pronostic est beaucoup moins grave, et le mal offre des chances de guérison ; on doit au contraire, quels que soient son origine, sa forme et son mode de développement, le considérer comme devant entraîner presque toujours la perte de la malade, quand il dépasse le col de la matrice et s'étend sur le corps de cet organe. Il est donc de la plus haute importance de se hâter le plus possible de combattre le cancer dès son origine, et de ne jamais perdre de vue l'excellent conseil qu'a donné le docteur *Mélier*(1) lorsqu'il a dit : « que tout dérangement un peu prolongé des organes génitaux de la femme ou de leurs fonctions, toute incommodité qui persiste, toute souffrance même légère qui se répète, doivent

(1) Mémoires de l'Acad. de Méd., tome II, page 355. 1832.

éveiller l'attention du médecin et méritent examen ; malheureusement, lors de l'apparition des premiers symptômes, les femmes réclament rarement le secours de la médecine, ou plutôt refusent de se soumettre à toute espèce d'exploration ! elles confient alors à la nature le soin de leur guérison ; mais, vain espoir ! Elle sont toujours trompées dans leur attente.

TRAITEMENT DU CANCER DE LA MATRICE.

Tous les efforts du médecin doivent avoir pour but non seulement d'arrêter les premiers progrès du mal et de l'étouffer à son origine, mais encore d'en prévenir le retour par une surveillance attentive, en éloignant toutes les causes qui tendent à le reproduire et à l'entretenir. Il n'y a aucun doute que la première source du cancer de la matrice est l'inflammation chronique de cet organe. Guérir, cette affection et dissiper l'irritation qui entretient son engorgement, c'est le plus souvent prévenir le cancer utérin, et sauver par conséquent la femme de la plus affreuse des maladies. Comme nous nous sommes déjà étendu longuement sur le traitement de la métrite chronique, et sur les divers engorgements qui peuvent en résulter, nous ne croyons pas devoir revenir sur ce sujet :

Les bases du traitement du cancer commençant, sont également les mêmes que celles des engorge-

ments primitifs de l'utérus et des ulcérations qui peuvent en être la cause ou l'effet. Ainsi pour diminuer les douleurs et arrêter la marche du mal, on aura recours aux saignées révulsives et aux exutoires, à un régime adoucissant; on prescrira la diète lactée, les viandes blanches, le repos, les bains, les injections émollientes, narcotiques, astringentes, les lavements et les cataplasmes de même nature et différents autres agents thérapeutiques dont nous avons parlé précédemment.

Le régime. On commencera par supprimer le quart de l'alimentation ordinaire, ensuite le tiers, puis enfin la moitié, si la constitution de la malade le permet; car il est des femmes qui supportent la diète avec la plus grande peine. Les mets que l'on permettra seront des viandes blanches, du poisson, des substances végétales herbacées, des fécules préparées au maigre, du laitage, et des fruits cuits ou des fruits crus bien mûrs. Les boissons spiritueuses et aromatiques seront sévèrement défendues, l'eau légèrement rougie sera permise pendant les repas, mais hors ces époques on continuera l'usage des boissons émollientes. Nous ajouterons que la diminution de l'alimentation ou le *cura famis* est une des bases principales du traitement du cancer.

Les saignées seront employées si la femme est jeune et pléthorique, si son pouls est plein, et surtout s'il existe un mouvement fluxionnaire vers l'utérus.

La saignée du bras agit non seulement en diminuant la masse du sang, mais encore en opérant une révulsion qui porte le sang vers les régions sus-diaphragmatiques. Elle doit être en général d'une demi-palette à une palette et demie ou deux palettes au plus, selon la force et la constitution des malades. On n'y aura jamais recours que huit jours après ou avant l'époque des règles, et on y reviendra beaucoup moins fréquemment lorsque la maladie sera déjà ancienne. L'emploi méthodique de la saignée générale, dont les avantages sont incontestables dans le traitement des affections cancéreuses et des phlegmasies utérines, remonte à *Hippocrate*: ce principe, qui est devenu fondamental dans les sciences et qui a été également suivi par *Galien*, *Paré*, *Valsava*, *Morgagni*, *Heister*, *Ledran*, *Fearon*, *Hufeland*, est recommandé à juste titre par tous les auteurs modernes, surtout par *M. Lisfranc*.

Lorsque les saignées générales révulsives ou spoliatives, conjointement avec tous les autres moyens antiphlogistiques, ont dissipé les symptômes inflammatoires et la douleur locale, plusieurs praticiens entr'autres *M. Duparcque*, *Méllir*, *Teallier*, ont recours aux applications de sangsues sur le museau de tanche mis à découvert à l'aide du spéculum de *M. Recamier*. Ce dernier moyen, que nous avons vu employer plusieurs fois avec avantage dans les engor-

gements simples avec ou sans induration du col, doit être appliqué de la manière suivante : lorsque la matrice est dans un état de procidence, il suffit d'écartier les grandes lèvres pour découvrir le museau-de-tanche ; si l'utérus est au contraire situé plus profondément, on se sert du spéculum cylindrique dans lequel on introduit de six à quinze sangsues, que l'on pousse et que l'on tient sur le col soit avec un tampon de linge, soit avec une sorte d'embout creux, ayant une profondeur de 6 à 8 lignes. Avec cet instrument, qui est recouvert dans sa concavité d'une gaze claire et qui est fixé vers son fond par une tige dont le manche est recourbé à angle obtus, on maintient facilement les sangsues en place, et on les empêche de courir et de s'attacher ailleurs que sur le col, parce que, ne pouvant pas faire le vide sur le tissu de la gaze, il leur est impossible de s'y fixer comme elles le font souvent sur les parois du spéculum. Pour faciliter encore leur application, il faut avoir soin d'enlever avec une petite éponge, ou avec un pinceau fin de charpie, les mucosités qui sont ordinairement sur la surface du col et de les entraîner au dehors au moyen d'injections répétées. Dix ou quinze minutes suffisent pour gorger les sangsues qui sont retirées avec une pince à mesures qu'elles se détachent. On favorise ensuite l'écoulement du sang avec le secours d'injections tièdes qui enlèvent les caillots sanguins. Si l'hémorragie devient trop

abondante, on l'arrête en tamponnant le vagin.

Sans rejeter toujours les applications de sangsues sur le col de la matrice, nous pensons avec M. Lisfranc que cette saignée locale a souvent l'inconvénient d'augmenter la congestion de cet organe, et qu'on ne doit jamais y recourir lorsque l'induration du col a pris le caractère squirrheux, parce que dans ce cas, ainsi que nous en avons vu des exemples, chaque piqûre de ces vers aquatiques peut se convertir en autant d'ulcérations cancéreuses. Nous regardons également comme étant presque toujours nuisibles dans le traitement du cancer, les sangsues appliquées à l'anus, à la vulve, aux aines et autour du bassin; car excepté dans quelques cas particuliers, elles augmentent la congestion de l'utérus, et tous les accidents qui en dépendent.

Les bains généraux simples et émollients le moins chauds possible, mais pris de manière que la malade n'y ait pas froid, constituent un excellent moyen, pour diminuer l'éretisme nerveux et les douleurs qui accompagnent les affections de la matrice; le séjour dans les bains devra se prolonger au moins une heure et au plus six heures, et leur usage pourra être renouvelé tous les jours ou tous les deux jours selon les forces, les habitudes et l'idiosyncrasie des malades. La température du liquide devra être maintenue au même degré, mais il faudra se garder de prescrire l'emploi de cet excellent moyen thérapeu-